

Denis CLARINVAL

GEORG TRAKL

PASSION



PASSION

Lorsque Orphée, d'un argent, touche la lyre,
Se lamentant sur un Mort dans le jardin du soir,
Qui es-tu, toi qui reposes sous les hauts arbres ?
Un bruissement de plainte dans les roseaux d'automne,
L'étang bleu,
Agonisant sous les arbres verdoyants
Et suivant l'ombre de la sœur ;
Sombre amour
D'une race sauvage,
À qui sur des roues d'or le jour s'enfuit.
Nuit silencieuse.

Sous des sapins obscurs
Deux loups mêlèrent leur sang
Dans une étreinte de pierre ;

Un doré
Se perdit — le nuage — au-dessus du pont,
Patience et silence de l'enfance.

De nouveau apparaît le tendre cadavre
À l'étang de Triton,

Assoupi dans sa chevelure d'hyacinthe.
Que enfin se brise la tête froide !

Car toujours suit, une bête bleue,
Un être qui regarde sous les arbres crépusculaires,
Ces sentiers plus sombres,

Veillant et ému par un chant nocturne,
D'une douce folie ;
Ou bien retentirait, plein d'une sombre extase,
Le jeu des cordes
Aux pieds froids de la pénitente
Dans la ville de pierre.
(Georg TRAKL)

LECTURE INTÉGRALE DE *PASSION*

Passion n'est pas un poème d'amour, ni un poème de désir, encore moins un poème de confession intime. C'est une liturgie tragique, un chant de chute, un Vendredi-Saint sans Pâques. Dès le premier vers, Orphée apparaît, non pas le poète solaire de la Grèce apollinienne, mais un Orphée d'argent, glacé, funèbre. Il touche la lyre comme on remue une plaie. L'instrument n'est plus l'emblème du chant vivant : il résonne d'un métal froid, au crépuscule, dans le jardin du soir. Ce jardin n'est pas le jardin d'été des autres poèmes de Trakl, il est l'Eden après la chute, un lieu qui conserve encore ses formes, mais où la lumière s'est déjà retirée.

Dans ce jardin du soir gît « un Mort », non pas une personne, mais ce qui a été tué : l'innocence. Et celui qui repose sous les arbres, celui qu'on interroge : « Qui es-tu ? », n'est plus un sujet parlant, mais une présence absorbée dans le paysage, un souffle à peine distinct des roseaux d'automne. La plainte ne sort plus d'une bouche humaine : c'est le monde lui-même qui bruisse faiblement. La parole s'est retirée. L'être humain ne parle plus, il n'est plus qu'un murmure dissous dans le vent.

L'étang bleu, à son tour, agonise sous les arbres encore verdoyants. La nature n'est pas encore morte, elle persiste, mais ce qui meurt, c'est la possibilité de l'habiter dans la lumière. Le bleu ici n'est pas céleste : c'est le bleu dense et noyé de la Passion nocturne. L'étang suit « l'ombre de la sœur », non plus la sœur figure vivante, ni même figure lunaire, mais son ombre : une trace spectrale qui précède la chute. L'or, l'or de l'enfance, l'or des cheveux de la sœur, l'or du premier éclat, se perd dans un nuage au-dessus du pont. Ce pont, c'est la transmission des

générations : et l'or ne le franchit pas. L'innocence ne passe pas dans la lignée suivante — elle s'évapore. Ce qui se transmet, ce n'est pas la lumière, mais la faute.

Alors viennent les loups. Non pas une métaphore d'inceste mais l'image animale de la sauvagerie originelle de la race. « Sombre amour d'une race sauvage », ce n'est pas l'amour romantique : c'est l'attraction fatale du sang vers la répétition de la faute. Deux loups mêlent leur sang, non dans un élan vital, mais « dans une étreinte de pierre », un acte qui fige, qui ouvre la malédiction. Ce n'est plus le désir, c'est la compulsion. Le sang n'unit pas, il scelle une damnation.

Alors réapparaît « le tendre cadavre », non pas Georg, non pas Grete, mais le premier mort : Gustav I, l'enfant sacralisé puis recouvert par le mensonge du mariage. Il dort, paisible, dans sa chevelure d'hyacinthe — fleur funèbre des jeunes sacrifiés. Il ne crie pas, ne réclame pas, il persiste, endormi, comme un noyau de dette impossible à apaiser. Et soudain, un cri éclate, rare chez Trakl : « Que se brise enfin la tête froide ! » Ce cri n'est pas adressé au mort, ni à la sœur, ni au frère : il vise la figure du silence, la mère, celle qui a recouvert la faute par le mensonge, celle qui s'est retranchée dans une pénitence muette. La Passion exige ici non la rédemption, mais la rupture du masque.

Vient alors l'image ultime du poète : non plus Orphée jouant dans le jardin, mais la « bête bleue », le gibier. Georg n'est plus celui qui chante — il est celui qui veille, tapi, regardant sous les arbres crépusculaires, émue par un chant nocturne, saisi d'une douce folie. Douce, à l'opposé de la rage des loups. La folie du poète n'est pas destruction, elle est lucidité blessée : il voit les sentiers sombres, il reconnaît les secrets, mais il ne peut ni les crier, ni les réparer. Il veille — comme Hölderlin disait que le poète « garde le souci » lorsque les dieux se retirent.

Et le poème se ferme sur l'image la plus terrifiante : « Le jeu des cordes retentit, plein d'une sombre extase, aux pieds froids de la pénitente, dans la ville de pierre. » On est passé de la lyre argentée d'Orphée à un chant de Passion, non plus accompagné par la lumière, mais par une extase noire, une extase de souffrance. La sœur n'est plus l'ombre : elle est devenue la pénitente. Elle ne marche plus sur la terre vivante : elle se tient, pieds glacés, sur la pierre d'une ville morte, Munich, Vienne, le monde bourgeois, tout ce qui est civilisé mais sans cœur. Le poète joue, non pour sauver, mais comme on veille un corps. La Passion s'accomplit sans résurrection.

Ainsi, Passion n'est pas un poème d'inceste, c'est le poème de la malédiction du sang, du premier-né mort, de la mère silencieuse, de la sœur pénitente et du frère veilleur. C'est une Passion sans Dieu, sans pardon, sans salut, une Passion tragique où la seule lumière qui demeure est celle du chant qui refuse de mentir.

PASSION

RELECTURE TRAGIQUE

LE FRERE

Lorsque Orphée, d'un argent, touche la lyre, se lamentant sur un Mort dans le jardin du soir, qui es-tu, toi qui reposes sous les hauts arbres ? Un bruissement de plainte dans les roseaux d'automne, l'étang bleu, agonisant sous les arbres verdoyants et suivant l'ombre de la sœur ; sombre amour d'une race sauvage, à qui sur des roues d'or le jour s'enfuit. Nuit silencieuse.

LE PÈRE

Que me parles-tu d'Orphée et de sa lyre d'argent : elle était d'or, il me semble. Et quel ce mort dans le jardin du soir sur lequel, dis-tu, il se lamente. Et l'autre, celui qui repose sous les hauts arbres, qui est-ce ? Tu cherches à m'embrouiller avec tes mots mais, après tout, n'es-tu pas poète ? Alors réponds ! Dis les choses d'une manière telle que je puisse les comprendre...

LE FRERE

Tu as raison, elle était d'or mais un temps méprisable en a fait de l'argent ; sa lyre il l'effleure à peine dans une plainte sans fin, non pour réveiller les morts, comme il l'a fait dans les enfers, mais pour les accompagner de sa propre douleur. Ce mort dans le jardin du soir, mais ce n'est personne, seulement ce qui s'est effacé du jardin en été quand ma sœur et moi, nous jouions, âmes innocentes, à l'ombre du sureau dans l'herbe verte. Voilà ce qui est mort et qui jamais ne reviendra : il est des morts que rien ne sauve, pas même un chant d'Orphée.

LE PÈRE

Et l'autre qui se repose sous hauts arbres, un bruissement de plainte dans les roseaux d'automne, un étang bleu, dis-tu, qui agonise sous les arbres verdoyants et qui suit l'ombre de la sœur : me diras-tu enfin ce que tu caches derrière ces mots ?

LE FRERE

Ainsi tu ne comprends pas ! Alors je vais t'éclairer. L'étang bleu, c'est l'étang nocturne car bleu est la couleur de la nuit, des ténèbres même, un bleu vif et mordant que pâlit la blancheur de la lune. Quand songeur tu regardes vers le ciel, tu n'y vois que des étoiles car elles scintillent

dans la nuit sombre et glacée mais les étoiles sont sans lumière, elles n'éclairent rien, jamais ; seule la lune dépose sur le monde de la nuit un peu de sa blancheur. L'étang bleu, c'est l'immensité du ciel, une immensité noire qui déborde de l'âme assombrie. Alors oui il agonise sous les arbres verts car l'âme se perd en s'étirant, elle se vide de tout ce qui l'habite, ne demeure que le vide et devant l'ombre de la sœur qui a perdu sa clarté, dont les cheveux d'or sont mangés par les ténèbres.

LE PÈRE

Cette sœur, c'est la tienne j'imagine, Grete et toi le frère, tu es cet homme qui repose sous les hauts arbres, ténébreux tel que je t'ai toujours connu, toujours sur le seuil de la mort intérieure et cette innocence perdue, le mort du jardin du soir, n'a laissé de Grete que son ombre. Je commence à comprendre ce que disent tes mots entortillés mais ce que je ne comprends pas en revanche, c'est pourquoi tu me dis cela, à moi ton père qui ne suis pas poète, tout juste un commerçant.

LE FRÈRE :

« Que parles-tu de ta sœur ! J'ai vu son visage cette nuit dans l'étang d'étoiles, enveloppé de voiles sanglants. L'étrangère pour son père » : te souviens-tu de ces paroles ?

LE PÈRE

Oui ! Je les ai prononcées quand nous étions dans la cabane après que tu m'aies dit « ta fille... » ; cette fille dont j'ai vu le visage la nuit dans l'étang n'étoile, enveloppée de voiles sanglants, non ce n'est pas ma fille, jamais, une étrangère, je le redis.

LA SŒUR

Et moi, que dois-je en penser ? Je ne suis plus ta fille, dis-tu, mais je ne l'ai jamais été : il a fallu que je sois souillée, meurtrie pour que tu t'en rendes compte ? Allons, trêve de mensonges.

Le PÈRE

Je ne te permets pas de me soupçonner ainsi, je n'ai rien à cacher moi, j'ai toujours été un commerçant honnête, entends-tu, honnête !

LA SŒUR

Mais je ne te soupçonne pas, je t'accuse...

LE PÈRE

Et de quoi donc petite insolente ?

LA SŒUR

Je t'accuse d'avoir menti, d'avoir fait de ta vie, et les nôtres aussi, une apparence, une simple apparence, un voilé jeté comme un linceul sur une faute impardonnable. Tu peux jouer les innocents, tu t'es perdu toi-même, à force de jouer avec le destin, et nous avec.

LE PÈRE

Apparences, dis-tu...Tu parles comme si tu savais... mais que sais-tu vraiment ? Je n'ai fait que tenir la maison debout. Rien de plus. Rien de moins.

LA SŒUR

Ce que je sais et bien je vais te le dire ! Ainsi donc la sœur Grete, moi avec mon voile de sang, je ne suis plus ta fille mais ce premier-né que vous avez maquillé d'un mariage arrangé, il n'était pas ton fils, lui aussi ? Ce n'est pas ta fille que tu rejettes, c'est ce voile de sang qui t'en rappelle un autre : c'est cela qui te ronge et les autres avec toi. Je suis une femme adultère comme l'a été ma propre mère : tu vois, l'histoire se répète ; comme une malédiction. Ce qui t'offense, c'est que cette fois tu ne peux rien cacher, te réfugier, la politesse aux lèvres, derrière le comptoir de ta boutique. Il n'y a pas de solution et tu le sais, alors Grete n'est plus ta fille. Ton infamie n'est pas moindre que la mienne ; mais moi je suis damnée car rien ne pourra me sauver, pas même le mensonge.

LE PÈRE

Tes mots sentent la fièvre et la honte, pas la vérité. Vous parlez, toi et ton frère, de malédiction comme des enfants qui jouent à se faire peur. Moi, je ne crois qu'aux choses qu'on peut peser, vendre ou perdre pour de bon. Le reste, c'est du théâtre.

LE FRÈRE

Soit ! Et pourtant combien malheureuse a été notre mère, plus que nous tous sans doute, mais toi tu ne voyais rien, respectable et aveugle, ou borgne seulement : ne dis pas que tu n'as rien vu, jamais...

LE PÈRE

Malheureuse votre mère ! Mais dis-leur, Marie, que tu n'as jamais manqué de rien, que j'ai toujours marché à tes côtés, que j'ai veillé sur toi comme un mari aimant, dis-leur, je t'en conjure, ce bonheur sans faille et toujours partagé...

LA MERE

Bonheur ! Mais, mon pauvre Tobias, ce mot t'est étranger, tu n'as jamais su que les chiffres et tes livres de comptes. C'était ton idée, cette conversion, ce mariage étendu sur la faute pour qu'elle demeure secrète, ton idée, jamais la mienne. Toi tu cherchais une mère pour ton fils Willy, je n'ai été que l'occasion. Et cette faute, je l'ai bue jusqu'à la lie, pénitente recluse dans les chambres sombres que je quittais si peu, parmi toutes ces vieilleries, avide de ce passé pour fuir tous les présents. Ce que tu m'as pris, Tobias, c'est l'amour, tout l'amour que je pouvais donner. Blanc le visage de la mère, comme un spectre, comme un linceul tendu sur mensonge.

LE PÈRE

Mais ces deux-là, Georg et Grete, tu les a aimés, tu leur a tout donné, jusqu'à ta religion. Une pianiste et un poète, avoue-le, tu tenais ta revanche et moi je n'ai rien dit, j'ai laissé faire : les ai-je maudits une fois seulement ?

LA MERE

Tu les as ignorés, pas un regard, pas un mot, toujours caché dans tes absences et tes mensonges ; ces enfants, tu ne les voyais pas, tu faisais semblant d'être leur père, digne et irréprochable, mais tu l'as toujours su, je ne t'ai rien caché : tu n'étais pas ce père, un substitut seulement, convenance d'un commerçant et dans la chambre close le prix de ce silence, l'obole d'un adultère. Alors oui je les ai choyés, une gouvernante, la musique, les grands auteurs, pour les rendre dignes de ce père ignoré. Une faute de plus ? Non Tobias, un peu d'esprit, un peu d'amour pour éclairer, si peu, ma repentance.

LE FRERE

« Georg, fils le plus sombre, mendiant tu es assis à la lisière du champ pierreux, affamé d'accomplir le silence de ton père. » Ces paroles, t'en souviens-tu ?

LE PÈRE

Oui je m'en souviens ! Je les ais prononcées dans la cabane obscure, tandis que tu m'accablais de renier ta sœur, une étrangère. De tous tu es le plus sombre, inaccessible, témoin de ce que tous ignorent et tu te tiens, murmure, au bord d'un champ de pierres comme si la vie t'était insupportable, mendiant un soupçon de lumière, toi le ténébreux, poète qui ne sait que la nuit. Ta seule faim ? M'imposer le silence, faire taire les apparences, dis-tu, rendre au monde sa nudité mais à quoi bon cette impudeur ? Tu fais couler les plaies, moi je les panse, tu fais saigner les mots, moi je les rends courtois, ce monde n'est-il pas assez laid que sans cesse tu le répètes : tu veux faire taire ce qui enchante et bien soit : moi je le vends, je m'enrichis de la misère des autres. Que disais-tu déjà ?

LE FRERE

La sœur chantant dans le buisson d'épines et le sang coulant de ses doigts d'argent, la sueur, de son front de cire. Qui a bu son sang ? Est-ce toi ? Non puisque son sang n'est pas le tien...

LE PÈRE

Dans l'étang étoilé j'ai vu ses voiles couverts de sang : tu aurais voulu que j'y goûte, moi le faux père, le silence sur la faute, brave, on l'a souvent dit, mais pas héros ? Je me suis tu, c'est vrai, pour sauver ma fierté. Ce sang, dis-le, qui l'a bu puisque ce n'est pas moi ?

LE FRERE

Souvent j'entends tes pas Sonner dans la ruelle. Dans le jardin brun Le bleu de ton ombre. Sous la tonnelle crépusculaire J'étais assis muet devant mon vin. Une goutte de sang tombait de ta tempe dans le verre chanteur, heure d'infinie tristesse. Il souffle des astres un vent neigeux dans le feuillage. Chaque mort, et la nuit, l'homme blême les endure. Ta bouche pourpre habite en moi, blessure. Comme si je venais des vertes collines de sapins et légendes du pays natal, depuis longtemps oubliées, qui sommes-nous ? La plainte bleue d'une source moussue dans la forêt, où les violettes embaument, secrètes, au printemps. Un paisible village

en été abritait un jour l'enfance de notre race ; mourant maintenant sur la colline du soir, descendants blancs, nous rêvons les terreurs de notre sang nocturne, ombres dans la ville de pierre.

LA SŒUR

Déchire noire épine. Ah encore ils résonnent d'orages violents, mes bras d'argent. Sang, coule des pieds lunaires, fleuris sur des sentiers nocturnes que le rat franchit en criant. Prenez feu, étoiles, dans mes sourcils voûtés ; et le cœur doucement résonne dans la nuit. Entra dans la maison une ombre rouge à l'épée flamboyante, s'enfuit avec un front de neige. Ô mort amère.

LA MÈRE

Douleur, les yeux pierreux de la sœur quand, au repas, sa folie vint sur le front nocturne du frère, quand sous les mains douloureuses de la mère le pain devint pierre. Ô les décomposés, quand leurs langues d'argent tisaient l'enfer. Alors, les lampes s'éteignirent dans la chambre glacée et sous leurs masques pourpres les êtres douloureux se regardèrent en silence. Au long de la nuit il y eut un bruit de pluie et elle rafraîchit la campagne. Dans les fourrés d'épines, le ténébreux suivait les sentiers jaunis dans le blé, le chant de l'alouette et le calme silence des rameaux verts, et qu'il trouve la paix. Ô, villages et marches moussues, vue brûlante. Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus des serpents endormis à l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri furieux du vautour. Au soir il trouva un désert pierreux, le cortège d'un mort entrant dans la maison obscure du père. Comme un nuage pourpre enveloppait sa tête, il se jeta, muet, sur son propre sang, sur son image, visage lunaire ; et, pierre, s'écroula dans le vide quand parut dans un miroir brisé, adolescent mourant, la sœur ; et la nuit engloutit la race maudite.

LE PÈRE

Vous parlez d'une même voix, dans une langue que je ne comprends pas. Ainsi donc c'est toi, Georg, qui a bu le sang de ta sœur mais pourquoi ? Et toi Grete, quelle cette noire épine, pourquoi cette mort amère ? Marie, te voici bien mystérieuse, tu parles d'une race maudite engloutie par la nuit, du regard pierreux de la sœur, Grete, d'une folie sur le front du frère, Georg, d'un mort entrant dans la maison obscure, ma maison. Vous êtes le chœur d'un chant funèbre, me diras-tu, Georg, ce qu'il me faut comprendre ?

LE FRERE

Sous des sapins obscurs deux loups mêlèrent leur sang dans une étreinte de pierre ; un doré se perdit, le nuage, au-dessus du pont, patience et silence de l'enfance. De nouveau apparaît le tendre cadavre à l'étang de Triton, assoupi dans sa chevelure d'hyacinthe. Qu'enfin se brise la tête froide !

LA MERE

Tobias, comprends-tu qui sont ces loups qui ont mêlé leur sang dans une étreinte de pierre ? C'est nous, toi et moi, dans une étreinte pierre car elle s'est figée, fossilisée dans le cœur même de notre histoire et sa lignée, une pierre que rien n'efface, pas même le repentir, rien, te dis-je, une stèle dressée comme une malédiction.

LA SŒUR

Et moi, l'enfant qui rayonnait de ses cheveux dorés, me voici nuage sombre qui glisse sur le pont de nos générations. L'enfance est patiente dans son silence car elle n'attend rien, comprends-tu, rien si ce n'est qu'un rêve se prolonge, qu'il dure au-delà même de l'enfance mais le rêve, il s'est brisé. Un nuage gris, plus sombre que la mort, a glissé sur le pont, de vous à moi, comme un drame qui se répète, une faute que rien n'efface, aucun pardon, la vérité a déchiré le voile du mensonge et les secrets enfouis reviennent à la surface du jour, maudits et sans éclat : la nuit des âmes a mangé la lumière, ne reste que l'obscur.

LE PÈRE

Soit ! Je consens à la faute des premiers jours mais cet enfant qui reparait, tendre sur les bords de l'étang où je t'ai vue sanglante, assoupi dans ses cheveux d'hyacinthe, qui est-il ? Que vient-il faire en cette histoire ?

LE FRERE

Cet enfant, c'est le premier-né de la lignée, Gustav mort en bas âge avant la fuite de Vienne jusqu'à cette ville de pierres où tout fut consumé. Mais il en est un autre, éteint d'une mort cruelle pour assainir les apparences, enfant maudit qui ne devait pas naître, adultérin bien sûr, comme le fut le premier-né, mais damné avant même de voir le jour. La malédiction s'éteint sur le seuil du tragique.

LE PÈRE

Maudit soit celui qui ouvre la plaie... Je ne voulais pas savoir. Vous m'entendez ? Je ne voulais pas... savoir. Il suffisait de fermer les yeux. Comme on ferme une boutique, le soir... Nous avons fui, ta mère et moi, une faute, nous l'avons tue, habillée de mensonges, pour paraître, survivre pour ensuite prospérer. Je n'ai pas vu ta mère souffrir et vous non plus, aveuglé par de faux éclats, la réussite, le respect, les mots affables, blanchie ce qui était trop sombre, laisser tout derrière soi pour un nouveau départ, ignorant qu'un enfant s'était glissé dans nos bagages. Ce n'est pas une rédemption, je le sais bien, car rien n'efface de pareilles trahisons. Oui j'ai tu le premier-né comme j'ai tu ton origine et celle de ta sœur aussi sous des destins que je croyais glorieux mais le mal nous revient, plus vif encore, plus cruel et meurtrier. La nuit sombre engloutit la race maudite qu'elle a fait naître au premier jour ; mais toi, Georg ?

LE FRERE

Car toujours suit, une bête bleue, un être qui regarde sous les arbres crépusculaires, ces sentiers plus sombres, veillant et ému par un chant nocturne, d'une douce folie ; ou bien retentirait, plein d'une sombre extase, le jeu des cordes aux pieds froids de la pénitente dans la ville de pierre.

LA MERE

Lui, traqué dans la nuit comme un gibier bleu, par une douleur qui le consume, il chante encore sur les sentiers sombres de nos pauvres vies, ému et traversé par une douce folie, non celle des loups qui déchirent une étreinte de pierre, mais celle d'un regard sombre où brille pourtant le reflet d'un ange, Grete qui fut et restera, toujours, sa seule lumière dans cette obscurité qui le dévore.

LE FRERE

Revient Orphée avec sa lyre d'argent qui pleure une sombre extase, sœur à genoux au pied d'une croix funeste, pénitente d'une faute qui jamais ne fut la sienne, les pieds froids sur le sol d'une ville de pierres. Elle revit la Passion de l'innocent brisé sur le tombeau du premier homme. Que se brise la tête froide qui assombrit le monde de sa lumière éblouissante, fausses promesses qu'aucun dieu ne pourra un jour tenir ; sous le poids du péché ce n'est pas qu'un homme qui se courbe, c'est son salut aussi, illusoire rédemption d'une impossible humanité.

LA SŒUR

Oui je plie sous le poids de mes prières, coupable des mots qui me désignent et me montrent du doigt. Ce que j'ai fait, c'est bien peu de chose et cependant c'est trop, une pierre qui brise le bleu miroir de toutes les illusions, et pourtant je l'ai fait : j'ai cru !

LE PÈRE

Maudite soit la piété dont se gouvernent nos âmes mais il n'est pas trop tard ; tu sais, toi Georg, cette lueur fragile qui n'éclaire pas la nuit, tu l'as toujours vue dans les yeux de Gete, elle ne conduit nulle part, à présent nous le savons, mais elle permet de cheminer encore...

NOTE DE L'AUTEUR : LES LOUPS

Dans *Passion*, deux loups veillent, figés dans une étreinte de pierre, au pied d'une croix. Cette image, reprise de Trakl, concentre à elle seule la tension de tout le drame.

Ce ne sont pas des bêtes féroces, mais des gardiens pétrifiés : ils incarnent la foi lorsqu'elle s'est changée en devoir, la piété lorsqu'elle s'est vidée de sa ferveur. Ils ne dévorent plus : ils veillent et c'est là leur malédiction.

Leur immobilité dit la religion devenue pierre : la croix qu'ils gardent n'éclaire plus, elle enferme. Ce n'est plus le signe du salut, mais celui d'un ordre moral figé qui tient l'âme captive sous le poids du péché. Ainsi le drame familial ne naît pas d'une faute, il naît du remède même, de cette foi qui prétend sauver et qui, en voulant purifier, fossilise la vie.

Ces loups sont Tobias et Marie, le Père et la Mère : ils prient, se repentent, s'accusent, mais jamais ne s'aiment. Leur piété est glacée, comme la pierre qui les unit. Et c'est contre cette pierre que se heurtent le Fils et la Fille : Grete et Georg, enfants d'une ferveur morte, errant à la recherche d'un dieu vivant.

Ainsi, *Passion* n'est pas le récit d'une faute, mais celui d'une foi qui s'est figée dans la peur, une comédie tragique où la croix demeure, mais sans lumière, et où la seule grâce possible est d'oser enfin dire : la pierre était vivante, et nous l'avons oubliée.